

J'ai oublié mon jardin d'Océane Caraes (catégorie « lycéens »)

Il y avait du lilas...

Je me réveille en sursaut. Où suis-je ? Je ne m'en souviens pas. Autour de moi du blanc, du blanc à perte de vue, mais pas celui de la neige étincelante qui vous oblige à baisser les yeux. Non, ce blanc-là est fade, jaunit par le temps, rongé par l'incertitude. Il me semble sentir le doux parfum d'un printemps encore ensommeillé qui ne demande qu'un rayon de soleil pour éclore ; ce n'est qu'une illusion. Déjà, une odeur aigre et rance s'attarde devant mes narines. Je ne bouge pas. Allongé sur le dos, je fixe le plafond. J'ai peur de me redresser et d'avoir l'étrange impression de ne pas être bien réveillé. Personne ne peut imaginer ce que cela fait d'être vide, de ne plus rien avoir à l'intérieur qu'une pauvre petite voix qui implore qu'on ne la laisse pas seule. J'ai peur que cela m'arrive encore, alors je ne bouge pas, et j'attends. J'entends des bruits de pas dans le couloir, ils s'approchent, légers et réguliers. Ils s'arrêtent et trois petits coups secs se font entendre.

– Bonjour Monsieur Anatole !

Ça, je ne l'ai pas encore oublié, Anatole, c'est moi... Je ne réponds pas. Je n'en ai pas envie, je sais que ce n'est pas aimable mais, à quoi bon être aimable quand on n'est plus personne, ou presque. Moi je ne suis plus qu'un simple nom, Anatole avec un joli A comme Arabesque, Arithmétique et Amnésie. Le reste, il s'est envolé. Au début, je me semais comme un sablier percé, grain de sable par grain de sable, puis je ne fus plus que cette pauvre baignoire trouée des problèmes de mathématiques, sauf que moi, on ne me remplissait plus.

– On n'est pas très bavard aujourd'hui dis donc ! C'est Céline, avec un C comme... Attendez voir.

– Coléoptère, Cataclysme et Casse-pieds !

Elle rit, d'un rire franc et sans gêne, d'un rire qui fait du bien là où ça va pas. Et tout d'un coup je me sens un peu moins seul. Elle n'est pas jolie Céline, mais quand elle sourit, elle illumine la pièce. Céline c'est un petit bout de femme que l'on voudrait pouvoir emporter partout, un petit bout de vie, un petit bout d'envie... Si jamais un jour je la voyais pleurer, je crois que ce serait la fin. Ma fin.

– Ma foi, vous me paraissez plutôt en forme ! Mais j'aurais certainement préféré quelque chose comme Chrysanthème, Confetti et... Cordon bleu.

– Oui peut-être, cependant vous n'auriez pas ri. Vous auriez certainement souri mais comme d'ici je ne vous vois pas...

J'ai toujours le nez dans le plafond. C'est bête surtout que Céline je l'aime bien. Mais, ce matin, entendre son rire me suffit. Je n'aime plus les gens, ou alors peut-être que ce sont les gens qui ne m'aiment plus, plus comme avant. Qui voudrait aimer quelqu'un qui vous oublie aussitôt que vous êtes parti ? Je n'ai plus personne de ma vie d'avant ; il y a bien eu quelques amis qui venaient de temps en temps, quand j'étais encore assez lucide pour me souvenir de leur prénom... Et il y eut aussi cette fameuse fois, elle est floue dans ma tête, elle tourne et tourbillonne mais je ne l'oublie pas. Elle pince le cœur et gonfle mes paupières, elle donne un goût amer dans la bouche et siffle à mes oreilles, je ne peux pas l'oublier. Je revois ses yeux, ses yeux bleus mouillés de larmes et puis j'entends cette voix, sa voix qui chuchote dans un demi sanglot : « C'est moi papa... »

A-t-on seulement le droit d'oublier sa fille ? Sa Fille, comme Fabuleuse, Formidable et Fantastique.

Alors j'ai dit aux infirmières que je ne voulais plus de visites. Je ne pouvais plus supporter ce défilé de visages inconnus et familiers à la fois. C'est comme si vous aviez en permanence un mot sur le bout de la langue et qu'à chaque fois que vous pensez l'avoir attrapé, il vous échappe et vous continuez ce petit jeu pendant qu'ils vous parlent de choses qui ne vous disent absolument rien, puis ils repartent, et vous vous sentez vide, un peu plus de jour en jour, de visage en visage. Mais vous me direz, des visages de toute façon tu en vois tous les jours alors un de plus ou un de moins, qu'est-ce que cela change au fond ? Sauf que ces visages dont je parle, ils espèrent, ils rêvent, ils croient aux miracles, aux surprises, peut-être même à Dieu, et surtout je lisais cette attente dans leur regard, cette ferveur avec laquelle ils me fixaient sans cligner des yeux, en priant tout bas que l'étincelle me revienne, que je me souvienne enfin. Mais non, rien ne venait, alors ils s'en allaient, déçus. Je ne suis que déception. Déception, griffonnée dans le coin d'un cahier d'une écriture hâtive et sale, comme Dégueuler, Déplorable et Désespoir. Les mots, c'est un peu tout ce qu'il me reste, même si eux aussi ils ont tendance à vouloir s'échapper. Mon cerveau est une passoire que je tente tant bien que mal de colmater, cependant ça coule toujours. C'est Céline qui m'a offert mon cahier aux mots, j'écris ce qui me passe par la tête et parfois je m'arrête sur un mot, je dois ensuite en donner trois autres qui commencent par la même lettre. C'est peut-être moins passionnant que le scrabble mais, quand on est tout seul, c'est quand même moins emmerdant. Je frissonne, un courant d'air traverse la pièce ; Céline a dû ouvrir la fenêtre. Et à nouveau le parfum me submerge, c'est délicat comme l'odeur de la rose timide, puis vient une senteur de Provence, mauve lavande à laquelle se mêle la fragrance entêtante du chèvrefeuille. Je ferme les yeux.

Il y avait du lilas.

J'ai le sentiment d'avoir fini par oublier qui je suis réellement, comme si la baignoire avait finalement laissé filer la dernière goutte d'eau. Je suis perdu, totalement effaré devant cette incertitude qui me ronge.

Incompréhension.

Incompréhension comme Innocent, Irrégulier, et 'rondelle... Voyez, je perds la tête, même ces pauvres irondelles ont fini par voler sans h. Parfois j'ai envie de dire que tout ça c'est de la faute de quelqu'un, un petit malin qui, pendant mon sommeil a trouvé ça marrant de venir me trouer le crâne. Mais à quoi sert de crier « au voleur ! » comme un misérable Harpagon ? Est-ce que si je prie assez fort, le bon Dieu daignera me rendre mes souvenirs ? Moi je veux ma tête merde ! Si Céline m'entendait jurer comme ça, elle me lancerait un regard noir. Avec elle j'ai l'impression d'être un enfant, de temps en temps ça fait du bien de ne pas penser au monde des grands, d'être là et puis c'est tout... Sauf que pour moi, être là et puis c'est tout, c'est bien moins exaltant qu'une cour de récréation, c'est manger une nourriture insipide et sans couleur tout juste réchauffée, c'est subir à longueur de journée des commérages incessants à propos de tout mais surtout de rien, c'est être obligé de contempler la triste et morne vérité d'une société qui n'en a plus rien à faire de ses anciens, c'est dépérir à petit feu, mais au moins là, il n'y a pas de jaloux puisqu'on est tous nourri à la même enseigne.

Si je pouvais, je rigolerais tellement je me fais pitié. Aujourd'hui, je ne sais plus m'habiller. Hier je savais mais, aujourd'hui... mais aujourd'hui... C'est pathétique, avec un P comme Peureux, Prisonnier et Poison. En moi, il y a comme une rage éteinte, une rage qui aurait crié un peu trop longtemps et qui n'aurait désormais plus la force de faire s'échapper le

moindre son. Je ne parle plus. J'ai honte de ces mots qui ne sortent pas comme je le voudrais, j'ai honte de demander du pain alors que c'est de l'eau que je veux, j'ai honte du regard des autres. C'est souvent Céline qui me donne ma toilette, alors nu, elle m'a déjà vu. Mais elle ne m'a jamais vu nu comme ça, nu de l'intérieur, nu d'humanité...

Il y a les cancans des infirmières, leurs engueulades, leurs jérémiades : « Ah ça, il est beau à voir le vieux schnock d'Anatole ! Plié en deux dans son lit, dans son fauteuil, il ne parle pas, toujours la mine désagréable, pas un sourire, pas un merci. Et puis, vl'a qu'il nous fait des ennuis, il veut plus manger, il avale plus ses comprimés, ses pilules, un jour il les a même tous balancés... Il est peut-être pas plus chiant qu'un autre mais parfois on dirait qu'il fait exprès ! » Et moi parfois je leur ferais bien manger leur bouffe dégueulasse, leurs médocs et leur gélules à ces crétins de médecins qui voient pas qu'ils nous foutent la trouille avec tous leurs mots compliqués et leur : « de toute façon il n'en a plus pour longtemps » pas même passés la porte comme si on n'était déjà plus là. Je n'en peux plus des blouses blanches... J'ai besoin d'air, de silence, je veux mourir avec le silence des mots qui se taisent et qui pardonnent. Je n'écris plus, je ne lis plus mais je sais qu'ils sont là. Ils me font défaut quelques fois, ils se vengent puisque je ne leur ai pas toujours prêté attention, mais ils apaisent et ils soulagent, c'est mon jardin secret... Mon jardin... Ces mots me semblent familiers comme si longtemps je les avais répétés, toujours tous les deux ensemble, jamais l'un sans l'autre : Mon jardin.

J'en pleurerais presque. C'est absurde. Oh et puis zut ! Ça y est, je pleure. Il devait me rester encore quelques litres dans la baignoire puisque l'eau coule à flots. Mes yeux se brouillent et mes larmes se mélangent à la triste pluie du dehors. Je suis au deuxième étage, alors depuis mon lit je ne vois que le ciel, aujourd'hui il est gris et strié par les gouttes qui tombent inlassablement, droites comme des I. Il n'y a pas une seule pousse de vert à part une vieille plante en plastique qui prend la poussière sur l'étagère. Elle me rend fou, elle est à l'image de tout ce qu'il y a ici, fausse... Faux sourires, fausses paroles, fausses compassions. Quand je dis ça, je ne parle pas de Céline. Elle, je sais qu'elle existe en chair et en os, que la vie, elle l'aime et qu'elle la rend à ceux qu'elle approche. Mais ici, tout est fait pour nous rappeler que notre vie à nous, elle s'émiette et s'efface comme la craie sur le tableau et que bientôt le blanc aura laissé la place au noir. Ils nous le cachent avec de fausses couleurs, du orange, du vert, du bleu, mais sur le mur il y a ces craquelures, cette peinture qui s'écaille et le temps qui passe. Je ne sors presque jamais dans le jardin, ça me fait trop mal dans le cœur. Ce matin, je ne me lèverai plus. J'ai fermé les yeux pour ne pas voir le mensonge du sourire de Céline quand elle m'a promis que ça irait mieux demain. Je ne veux pas qu'elle me mente, pas elle. Je n'ai pas mal, c'est juste comme si l'on m'avait lesté d'un poids pour m'empêcher de m'envoler tout de suite. Je suis fatigué, exténué de me battre avec moi-même pour rester quelqu'un. Je ne suis plus qu'un souffle, une poitrine qui s'élève et se rabaisse parce que la seule chose que mon corps sache encore faire, c'est d'être en « vie ». Vie comme Vacarme, Vague et Voltige. Je ne tousse même plus, je n'ai plus rien à cracher, tout s'est évaporé. Le temps n'existe plus, la nuit, le jour, cela n'a plus aucun sens. Alors je rouvre les yeux une dernière fois pour attraper le regard du bleu du ciel, étincelant de rosée qui me fixe et c'est le souvenir lointain d'un rire au cœur d'un arbre qui pleure qui me revient.

Souvenir comme Sagesse, Sempiternel... et... Silence...

Dans le petit cahier noir en cuir posé sur la commode, il y avait des mots en vrac, jetés pêle-mêle au hasard de la vie, des mots qui font mal, qui frappent et qui cognent mais aussi des mots doux, choux, hiboux et cailloux, des mots qui ont une âme puisque quelqu'un leur a donné la vie, sa vie. Dans le petit cahier noir en cuir il y avait une maladie, des fuites d'eau

et des fissures sur les murs, il y avait de l'amour mais de la colère aussi. Dans le petit cahier noir il y avait un homme, un vieil arbre centenaire et des milliers de fleurs. Dans le petit cahier il y avait des parfums de printemps apportés par des larmes de pluie. Dans le cahier il y avait la clé. Et sur la dernière page entre les flaques et les rivières, une main maladroite mais décidée avait comblé le vide d'un mot, d'un seul : Lilas.

Le premier jour de son arrivée, M. Anatole m'avait raconté. Il m'avait fait jurer de ne pas oublier ce que lui oublierait. J'avais promis et il s'était mis à parler. Pendant que les paroles sortaient de sa bouche à toute allure comme si elles savaient que jamais plus, elles ne pourraient être entendues, moi j'imaginai : le lierre aux reflets bleutés qui tel un voleur grimpeait aux fenêtres, les cloches des campanules offrant aux coccinelles un abri contre la brise du soir, le vieux rosier aux allures biscornues, piste de danse pour ces demoiselles en jupons roses et puis le saule, fidèle ami des parties de cache-cache, complice des premiers amours et confident des gros chagrins : son jardin. Et il s'était tu. Il m'avait pris la main et m'avait regardée comme s'il s'appêtait à me donner la chose à laquelle il tenait le plus. Il avait souri pour la retenir encore un peu près de lui et me l'avait tendue de toutes ses forces, cette chose à laquelle il tenait tant. Il avait le regard désespéré de l'homme qui s'en va seul et qui fixe l'horizon pour s'empêcher de se retourner. Ce jour-là, M. Anatole ne m'avait pas seulement donné son jardin, il m'avait donné sa fille. Il m'avait confié la fleur la plus précieuse de son paradis vert ; tous ses souvenirs, son amour et sa tendresse, il l'avait déposé délicatement dans un écrin qu'il avait refermé et m'avait tendu. Il avait gardé pour lui sa colère et ses regrets, ses batailles et sa peur. Il avait fermé les yeux, comme je l'ai vu faire tant de fois par la suite lorsque il avait besoin d'être seul, et il avait murmuré : « Au revoir Lilas... ».